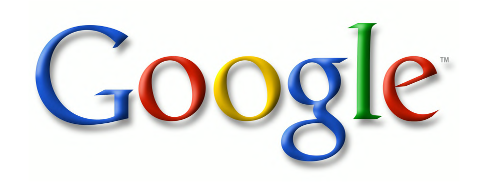

Google

ESSAI

HISTORIQUE & TOPOGRAPHIQUE

SUR

LA BATAILLE

DE

FORMIGNY

(15 Avril 1450)

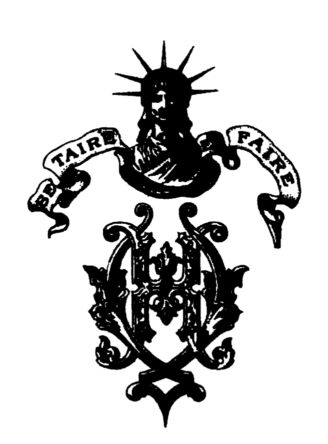
PAR

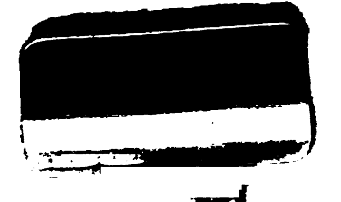
J. LAIR

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS
HONORÉ CHAMPION
Libraire-Editeur
Quai Voltaire, 9

1908


SE TAIRE
FAIRE



ESSAI

HISTORIQUE & TOPOGRAPHIQUE

SUR

LA BATAILLE

DE

FORMIGNY

(15 Avril 1450)

PAR

J. LAIR

MEMBRE DE L'INSTITUT

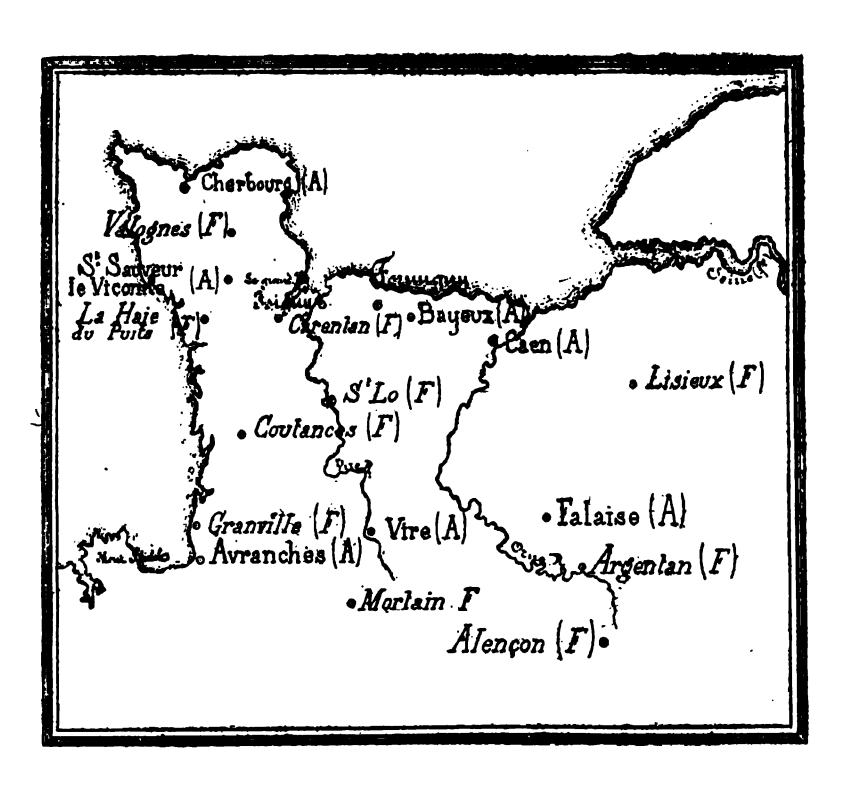
PARIS

HONORÉ CHAMPION

Libraire-Editeur

Quai Voltaire, 9

1908



La Normandie en 1450

Les Villes au pouvoir des Français sont indiquées par (F)
Celles au pouvoir des Anglais par (A)

BATAILLE

DE FORMIGNY

I

SITUATION MILITAIRE DE LA BASSE NORMANDIE

en mars 1450

A la fin de l'année 1449, les Anglais occupaient encore en Normandie, d'un côté, Caen, Lisieux, Falaise, Bayeux, Vire ; de l'autre, Cherbourg, St-Sauveur-le-Vicomte, Avranches, Tombelaine ; mais ces deux groupes étaient séparés par la Vire et par les villes reconquises de Valognes, Carentan, St-Lô, Coutances, Thorigny.

L'armée de Charles VII, qui avait si heureusement libéré la Haute-Normandie dans la précédente campagne, n'avait pu pousser plus loin son effort ; par contre, les garnisons étrangères, suffisantes pour assurer la levée des impôts et des dernières exactions, étaient incapables de prendre l'offensive, ni même de résister, le printemps venu, aux attaques nouvelles que préparait le Roi de France.

En Angleterre, l'opinion se désintéressait de cette soi-disant conquête réduite à rien et qui coûtait plus, par la suppression du commerce, qu'elle ne rapportait à lord Somerset ou aux capi-

taines anglais qui, d'ailleurs, ne cessaient de réclamer des secours. Le gouvernement traversait une crise politique et ses adversaires exploitaient contre lui les revers subis en Normandie ; il se crut donc obligé d'ordonner quelques levées, quatre ou cinq mille hommes au plus, bons soldats pour la plupart, mais mal encadrés et sans cohésion. On leur donna pour chef Thomas Kyriel, qui avait déjà fait la guerre de France et à qui on prêtait certaines qualités militaires. En fait, il s'occupait beaucoup de politique intérieure, mauvaise marque pour un général.

L'ordonnance royale prescrivant la formation de cette armée est datée du 20 décembre 1449 et ce fut seulement le 15 mars 1450 qu'une flotte de caraques, sorte de gros navires, aborda non sans peine à Cherbourg (I).

A cette époque le port était extérieur à la place et ne consistait guère que dans un long quai sur la rivière Divette, à proximité de l'Abbaye. La médiocrité de ces installations permet de comprendre qu'un long temps fut nécessaire pour débarquer les troupes. A cette première cause de retard, une seconde vint s'ajouter, partant d'un mobile de cupidité (II).

(I) Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, III, 192, d'après Stevenson, *Henri VI*, I, 501.

(II) Blondel, Œuvres, *Reductio Normanie*, II, 171, Soc. de l'Hist. de Normandie. On ne saurait admettre ce que dit Chartier, *Chronique de Charles VII*, II, 191, que dès le lendemain du débarquement l'armée anglaise partit pour Valognes.

II

SIÈGE DE VALOGNES

Aucun plan de campagne n'avait été préparé. Aussitôt averti du débarquement de Kyriel, Somerset, qui tremblait dans Caen, lui commanda de venir le rejoindre au plus vite ; mais, le nouveau lieutenant du Roi d'Angleterre, cédant, paraît-il, aux instances du bailli de Cotentin, déclina cette injonction et résolut d'assiéger d'abord Valognes, ville devant laquelle il se présenta le vendredi 26 mars.

On ne pouvait nier qu'il n'y eût avantage à délivrer Cherbourg de ce voisinage incommode. Somerset lui-même parut l'admettre puisqu'il envoya, comme renfort à l'armée de débarquement, des détachements empruntés à ses garnisons, à Caen 600 hommes, à Vire 400, à Bayeux 800, en tout environ 1800 hommes (I). Ce corps était commandé par un vieux routier, très renommé alors, et qu'on appelait Mathieu Gough et plus communément Matago. C'étaient d'ailleurs de très bonnes troupes, composées de vétérans et qui apportaient à Kyriel ce qui lui manquait, une cavalerie.

Pour éviter tout engagement avec la garnison de Carentan, Matago, qui connaissait à fond le pays, n'hésita pas à engager sa petite armée dans les sables du grand Vey, passage dangereux, mais qui lui permettait d'opérer sa jonction avec ses compatriotes. On ne connaît pas exactement le jour où cette marche, aussi habile qu'audacieuse, fut accomplie. Elle eut lieu vraisemblablement entre le 24 et le 25 mars (II).

(I) Jean Chartier, *Chronique de Charles VII*, II, 191, 192.

(II) Il faut faire le compte des pourparlers entre Kyriel et Somerset, entre Somerset et les capitaines de Bayeux et de Vire, cela prit au moins dix jours, du 15 au 20. Berry recule l'envoi de ce renfort jusqu'après la reddition de Valognes. C'est une erreur évidente. V. Godefroy, *Hist. de Charles VII*, 449.

Tous ces délais avaient pris environ dix jours.

Dès le lendemain du débarquement des Anglais, le bailli français du Cotentin avait dépêché en toute hâte un messager au Roi Charles VII qui, heureusement, se trouvait alors à Alençon (I). Immédiatement, Charles donna des ordres pour réunir une armée de défense, commandée par son gendre le comte de Clermont (II). Toutefois ses troupes régulières étaient encore réparties dans différents quartiers d'hiver et leur réunion ne se fit pas aussi tôt qu'on l'eût souhaité. Le point de concentration à Carentan était relativement éloigné. De plus, il fallait y parvenir en évitant les garnisons anglaises de Caen, de Falaise, de Bayeux, de Vire, d'Avranches, qui couvraient encore la Basse Normandie (II).

Carentan, petite ville située entre la Vire et la Douve, a toujours occupé une position militaire importante et elle est encore aujourd'hui l'objet de l'attention des stratégistes. A cette époque, elle servait de base à la concentration des forces françaises, dont l'objectif était de contenir l'ennemi dans le Cotentin, en attendant la réunion de forces suffisantes pour le rejeter sur Cherbourg ou dans la mer.

Mais les meilleures places ne protègent qu'une médiocre étendue de pays quand elles sont dépourvues d'une nombreuse garnison. C'est parce qu'il connaissait la faiblesse numérique des défenseurs de Carentan, que Matago avait pu impunément traverser les Veys à la vue des guetteurs installés dans le clocher de Notre-Dame et rejoindre Kyriel sous les murs de Valognes.

La défense de cette ville était confiée à un homme énergique, Abel Rouault, dont le frère Joachim, capitaine de Coutances, organisait le premier noyau des forces françaises dans la région. On n'était plus au temps où la municipalité de Valognes allait au-devant d'Edouard III,

---

(I) Grenoble, hérault du Dauphin fut envoyé de Coutances le 16 mars porter une lettre de Geoffroy de Couvran, annonçant la descente à Cherbourg de 4 ou 5000 Anglais. *Chronique de Mathieu d'Escouchy*, I, 277, Soc. de l'Hist. de France.

Le Roi séjourna du 15 mars au 14 avril à Alençon. Vallet de Viriville, III, 193.

(II) Voir le plan où nous avons indiqué les villes principales occupées par les Français et les Anglais.

ne demandant que la vie sauve, abandonnant le reste, biens et honneurs. La population tout entière secondait la garnison. En vain Kyriel, pour l'intimider, fit-il venir de Cherbourg une grosse bombarde et une pièce plus mobile (I), en vain fit-il commencer des tranchées et des mines, rien n'abattit le courage des assiégés qui, les yeux fixés du côté de Carentan, attendaient toujours la venue de l'armée libératrice. Par malheur, cette armée restait encore à l'état d'embryon. Des détachements pris parmi les garnisons du pays et les volontaires de la noblesse avaient bien formé un groupe de braves gens, très capable de défendre Carentan, mais hors d'état d'entrer en campagne contre les six ou sept mille hommes de Kyriel et de Matago.

Joachim Rouault avait cependant envoyé deux messagers, l'un au duc de Bretagne, l'autre au connétable de Richemont, leur annonçant le débarquement des Anglais et demandant des secours. Le connétable était alors à Nantes. Le duc de Bretagne restait indécis ; mais Prégent de Coëtivy, amiral de France, se rendait aussitôt à Carentan où il trouvait le comte de Clermont, lieutenant du Roi, titre qui lui conférait les droits de général en chef.

La qualité principale de Clermont était d'être gendre de Charles VII. Agé de vingt-cinq ans au plus, il n'avait guère servi que dans les dernières campagnes et n'était pas encore armé chevalier. On n'est donc pas étonné de lui voir un gros état-major : le maréchal Pierre de Brézé, Odet d'Aydie, que sa sagesse avait fait surnommer Sénèque, l'amiral de Coëtivy et plusieurs autres.

Le jeune général n'aurait pas mieux demandé que d'aller de l'avant (II), mais ses conseillers, plus circonspects, s'interposaient. Ils décidèrent, en principe, de s'abstenir de toute offensive, mesure très sage peut-être, mais qui livrait Valognes à l'étranger.

(I) *Chronique de Mathieu d'Escouchy*, I, 277, 278.

(II) Blondel, II, 176.

Ainsi abandonnée, cette ville dut capituler vers le 9 ou le 10 avril (I), après plus de deux semaines d'une résistance héroïque et non sans avoir infligé à l'ennemi des pertes qu'un chroniqueur n'évalue pas à moins de 500 hommes (II). La garnison et son chef, Abel Rouault obtinrent d'ailleurs les honneurs de la guerre. En somme, cette héroïque résistance avait retenu les Anglais jusqu'au 10 avril et donné presque un mois aux généraux de Charles VII pour organiser une résistance plus efficace.

Dès le lendemain de la prise de Valognes, Clermont expédiait de nouveaux courriers à Richemont, qui se trouvait alors au petit port de Messac, en Bretagne. On ne savait pas encore bien ce que ferait Kyriel ; on lui supposait l'intention d'aller assiéger et reprendre La-Haye-du-Puits (III). Sur ces indications, Richemont, évitant Avranches, se porta vivement vers Granville et Coutances.

Le lendemain, nouveau message ; on lui indique St-Lô comme étant l'objectif de l'ennemi ; il y court. Le courrier n'était pas parti que le veilleur, posté dans le clocher de Carentan, signalait les Anglais se dirigeant vers Ste-Marie-du-Mont et le grand Vey, évidemment en route vers Bayeux et vers Caen (IV), où ils allaient se réunir aux forces que commandait Somerset. L'ennemi s'engageait de nouveau dans deux lieues de grèves dangereuses, avec obligation de passer entre le reflux et le flux de la mer et en temps de morte-eau (V). Forcément, la colonne s'allongerait et il serait facile aux Français d'attaquer soit son arrière-garde à Ste-Marie-

(I) La date exacte n'est pas connue ; mais les Anglais partirent le 12 avril.

(II) *Ut ab incolis accepi, dura castri repulsio fere quingentos Anglos extinxit.* Blondel, II, 176.

(III) Blondel, II, 176.

(IV) Blondel, II, 182.

(V) La lune était dans son 20 jour.

du-Mont, soit son avant-garde à St-Clément. Quelle tentation pour un jeune général comme Clermont !

Il ne manquait pas dans son entourage d'hommes expérimentés et braves. Peut-être même y en avait-il trop. On y faisait assaut de prudence. L'amiral de Coëtivy représenta que depuis longtemps les Français, même à deux contre un, ne se sont pas exposés à combattre les Anglais en rase campagne ; allait-on tenter l'aventure, alors qu'on était inférieur en nombre ! Une défaite aurait des conséquences irréparables. Non-seulement on ne sortit pas, mais de plus on réitéra la défense formelle de passer la ligne du pont d'Ouve. L'armée murmurait et obéissait. La noblesse et les gens du pays, plus libres, ne se rangeaient pas à cette prudence. A leurs yeux les Anglais n'étaient que des recrues mal disciplinées, déjà fatiguées par le siège de Valognes ; on n'aurait jamais plus belle occasion de les tailler en pièces (I).

A la fin, ces volontaires forcent les portes. Quelques capitaines, comme Pierre de Brézé et Joachim Rouault, ne pouvant les arrêter, se joignent à eux pour les diriger, pour les protéger au moins. En peu de temps les Cotentinais arrivent à Ste-Marie-du-Mont et, pleins d'entrain, heurtent durement l'arrière-garde anglaise, la poursuivent plus d'une lieue dans les grèves. On était, on l'a dit, en temps de morte-eau. La mer se retirait peu, remontait vite ; la nuit approchait. Les Anglais comprirent qu'il fallait mettre un terme à cette poursuite. Un escadron de gens d'armes, cavalerie d'élite, fit tourner bride aux poursuivants.

Clermont et son état-major avaient-ils changé d'avis ? Craignaient-ils d'irriter l'opinion populaire ? Toujours est-il que le Comte se porta jusqu'à Brévands, d'où il vit l'engagement, en somme assez heureux, de ses auxiliaires Normands (II). Mathieu Gough, qui s'y connaissait, les traitait de chiens enragés.

Selon certains chroniqueurs, le passage exigea le temps de deux

---

(I) Blondel, II, 177, 178.

(II) *Chronique de Mathieu d'Escouchy*, I, 280.

marées (I). Cela n'a rien d'invraisemblable ; autrement les Anglais, partis de Valognes le 12, seraient arrivés à Formigny avant le 15. Quoi qu'il en soit, ils avaient réussi dans la première partie de leur plan de concentration.

Un homme de ce temps-là, très au courant des choses officielles, affirme que le gouvernement de Charles VII voulait avant tout empêcher la concentration à Bayeux ou à Caen des forces anglaises (II). Somerset se vantait déjà de reprendre bientôt l'offensive et de déloger les Français de leurs récentes conquêtes en Normandie. Aussi, malgré leur circonception, les chefs, finissant par craindre et les reproches du Roi et les soupçons de la population, ordonnent à l'armée de Carentan de se mettre à la poursuite des Anglais.

Les avis envoyés au connétable de Richemont lui donnaient rendez-vous à Vieux-Pont (III), village situé sur une longue chaussée, unique passage à qui veut se rendre à Bayeux. Là, comme dans les Veys, l'armée anglaise serait obligée de s'allonger en une colonne forcément amincie. Clermont la chargerait en queue pendant que Richemont, venu par la traverse, la prendrait en tête ou en flanc.

Des travaux incessants ont beaucoup modifié l'aspect de la vallée

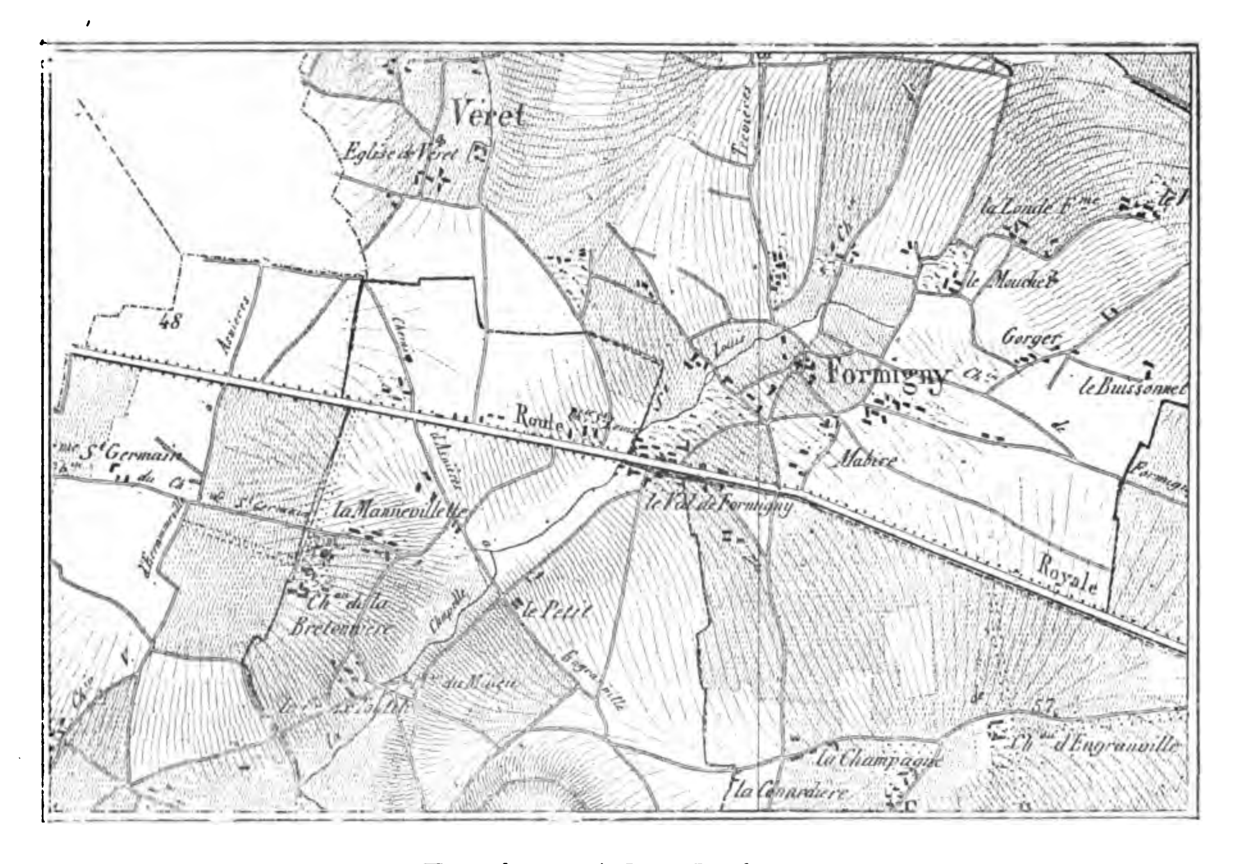
---

(I) Mathieu d'Escouchy, I, 280 : *et neantmeins ne peurent ceste fois passer ladicte rivière.* — Le texte de Mathieu d'Escouchy n'est pas très clair, mais, à bien le prendre, il faut entendre que Pierre de Louvain combattait avec Brézé et les gentilshommes Normands sur la rive gauche des Veys.

(II) *Prævidentes enim Franci quod imperio suo et terris noviter recuperatis impendebant exitia, si utrasque Anglorum copias veteranorum novorumque aggregari permisissent, ad obviandum tantis periculis, exercitum in confinio Constantini et Baiocismi admoverunt, quo, si possent, novis Anglicis intersecarent iter, ne se circa Baiocenses fines veteranorum copiis possent conjungere.* Hist. des Règnes de Charles VII et de Louis XI, par Thomas Basin, édit. Quicherat, I, 235, 236.

(III) ... *et dehinc postera luce sub aurora illustrante ad pagum Treveriacum tendat. Profecto hinc comitis ex parte Carentonii profecture, et ex altera connestabularii acies positos in arcto paludum hostes intercludent : a fronte et tergo invasi facile obruentur. Nec districtus angustiarum, nisi per arctam Veteris-Pontis calciatam inter urbem Baiocas et rus Formigniacum, evadere possunt, si non iter dispendiosum versus marinum littus Baiocas tendens capiatur. Ab illo transitu paludum origo incipiens lutuosa et invia loca usque ad Ysiniaca vada dilatat.* Blondel, II, 181.

de Vieux-Pont. La pente de la route était plus raide ; les coteaux sur chaque rive de l'Aure sont plus étendus, plus dégagés qu'à Formigny. L'ensemble devait mieux convenir à ces combats de cavalerie, où les Français se croyaient supérieurs. Le plan était donc bien conçu pourvu que l'ennemi s'y prêtât et que Richemont, prévenu à temps, arrivât sur le terrain à l'heure indiquée. Le coup une seconde fois manqué, la concentration de l'armée de secours de Kyriel avec les forces de Somerset s'opérait inévitablement. Ensuite la destruction de cette armée ainsi reconstituée exigerait un double, peut-être un triple effort de la part des Français, et coûterait un an ou deux de plus d'asservissement à la plaine de Caen, au Bessin, au Bocage et au Cotentin.



Formigny et les Environs

D'après la carte topographique du canton de Trevières dressée en 1848 par Simon

III

BATAILLE DE FORMIGNY — PREMIÈRE RENCONTRE

Le 15 avril au matin, Clermont, dont les troupes avaient déjà passé pour une grosse part sur la rive droite de la Vire, les réunit au-delà du petit Vey, à Isigny, et leur fit prendre la route de Bayeux par Osmanville et Longueville. Un peloton d'éclaireurs, composé de vingt lances et commandé par Odet d'Aydie et Ricarville (I), précédait l'avant-garde et découvrit bientôt les Anglais, plutôt même qu'on ne l'eût souhaité.

Leur armée avait passé la nuit entre Trévières et Formigny et paraissait concentrée dans ce dernier village, dont les soldats fouillaient tranquillement les chaumières.

La vue des coureurs français ne les étonna pas autrement. Cependant quand l'avant-garde, puis le gros des troupes de Clermont fût signalé, Kyriel, qui eût préféré gagner Bayeux sans encombre, comprit qu'un combat pouvait devenir inévitable. Il ne le cherchait pas ; mais, à tout prendre, il pouvait aussi l'accepter. Ses forces étaient doubles de celles de ses adversaires. De plus, Mathieu Gough, qui s'était rendu à Bayeux, venait de rejoindre ses compatriotes. Il connaissait à merveille le terrain et il semblait que sa présence fût un gage assuré de succès ; les deux généraux décidèrent donc d'attendre l'ennemi de pied ferme.

On a vu que le corps de débarquement se composait uniquement de fantassins, d'archers et de piquiers. Le petit nombre de cavaliers qui soutenait cette infanterie provenait des garnisons de Bayeux et de Caen. En fait, le combat, s'il avait lieu, se livrerait entre infanterie et cavalerie.

(I) *Chron. de Math. d'Escouchy*, I, 287.

Depuis Crécy, la tactique préférée des Anglais était d'attendre l'ennemi et de le laisser s'enferrer sur leurs lances, après avoir subi les volées meurtrières de leurs archers, placés en herse. Conformément à cette méthode, les Anglais, qui disposaient de deux ponts, l'un sur la grande route, l'autre plus au nord du village, passèrent sur la rive droite du petit ruisseau, dit de Saint-Louis, qui des hauteurs du Val de Formigny, descend vers l'Aure et s'y jette, après un cours de trois ou quatre kilomètres. Ce ruisseau, qualifié de torrent par Blondel, présente à peine la largeur d'un fossé ; la pente de ses berges est insignifiante, surtout du côté de la rive gauche. Tel quel, il couvrait les troupes anglaises contre un mouvement tournant de la cavalerie de Clermont (I).

En première ligne, Kyriel plaça les archers *(sagittarii)*, si célèbres par leurs victoires à Crécy et à Poitiers ; en seconde ligne, les guisarmiers *(gladiatores)* ; en troisième ligne, les hommes d'armes, c'est-à-dire la noblesse *(armati nobiles)* (II). La cavalerie, vétérans de Caen et de Bayeux, formait l'aile gauche, du côté du pont (III). Ces lignes étaient établies à peu près où se trouve aujourd'hui la colonne commémorative érigée par M. de Caumont.

Selon leur habitude, les troupes anglaises entreprennent aussitôt

---

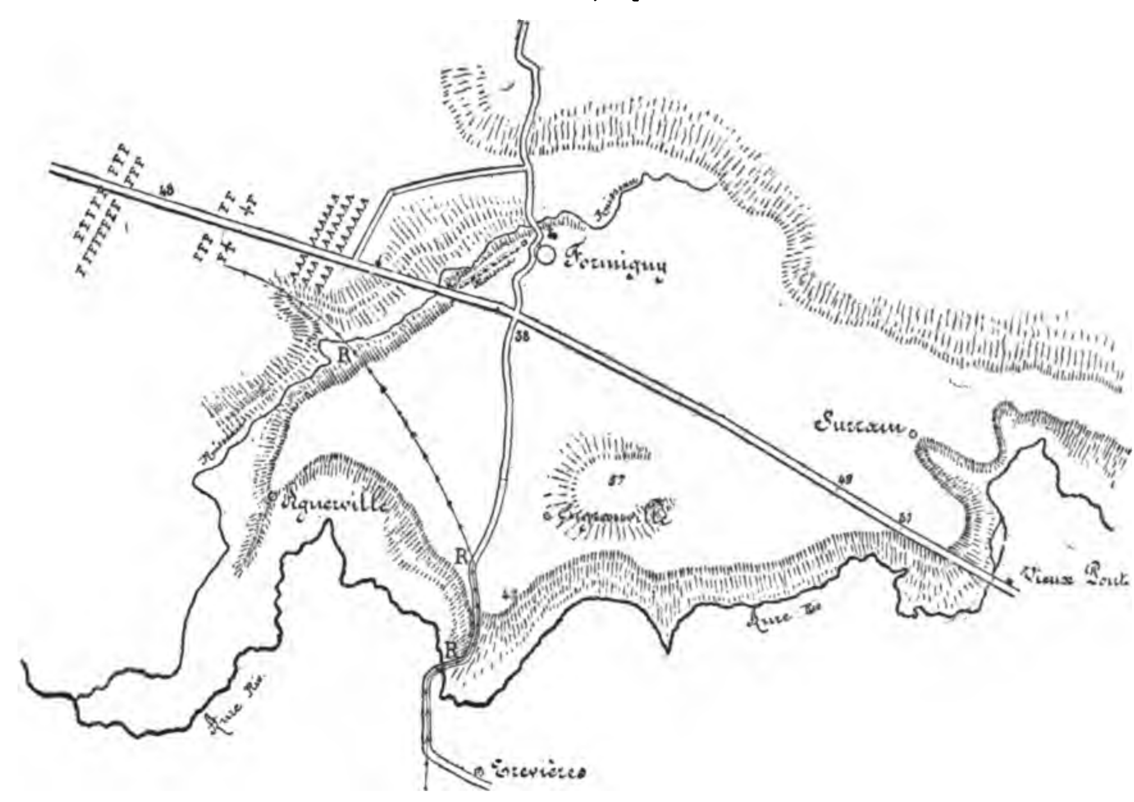
(I) *A tergo quemdam torrentem, hortis diverso arborum genere consitis intermediis, pro aggere constituunt.* Blondel, II, 186. — « Lesdits Anglois s'estoient fort mis à leur advantage, car ils avoient laissé derrière leur dos grant quantité de jardinages plains de pommiers, périers, et autres arbres, afin qu'on ne les pust surprandre par derrière, et avoient aussi environ un traict d'arc derrière eux une petite rivière, et entre deux encore d'autres jardinages plains d'arbres ; le tout afin qu'on ne les pût attaquer à dos. *Jean Chartier*, II, 194. » — « Et Anglois s'estoient mis le dos contre une petite rivière, affin qu'on ne vînt à eux par derrière... à ung tret d'arc. » *Les Chroniques de Normandie*, édition Hellot, 146. — « A environ un traict derrière eux, il y avoit une petite rivière et grande quantité de jardins, pleins de pommiers et autres arbres. » Berry, Godefroy, *Hist. de Charles VII*, p. 450.

(II) Blondel, l. c.

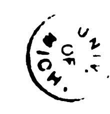
(III) Ce détail est fourni par Mathieu d'Escouchy qui, il est vrai, parle simplement de l'aile du côté du Pont. Par la suite, et quand arrivera Richemont, on verra qu'il ne peut s'agir que de l'aile gauche des Anglais.

Bataille de Formigny

Position des deux armées jusqu'à environ midi



A. Anglais sur trois lignes.
F. Français, corps de Richemont.
·|· Couleuvrines Françaises.
R. Points certains du passage de Richemont.



leurs travaux de fortification passagère, creusant des trous, plantant des pieux, organisant une série de chausse-trappes, où les chevaux des Français devaient s'abattre avec leurs cavaliers.

Mais le plan de Clermont et de son état-major était tout différent de ce qu'espéraient Kyriel et Matago. Il voulait retenir l'ennemi, en évitant de s'engager à fond. Aussi s'était-il arrêté à bonne distance sur la route de Longueville. Toutefois, en vue de masquer son dessein et de mieux simuler une attaque, il se servit habilement de deux couleuvrines, pour lesquelles un artilleur gênois, Louis Guiribault, avait inventé un mode nouveau de charroi et d'attelage (I). On les fit avancer et mettre en batterie sous la protection d'un corps d'archers composé de levées faites dans le pays d'Evreux et commandé par le sire de Manny. Les renseignements varient quant à l'importance de ce corps de soutien, mais il est visible qu'il fut successivement renforcé et finit par comprendre la moitié de l'effectif dont disposait Clermont (II). Cette manœuvre indiquait l'intention de battre la ligne fortifiée de l'ennemi avant de la faire charger par la cavalerie (III).

Les premières volées de cette batterie tombèrent en plein dans les rangs anglais et ne laissèrent pas d'y causer un grand trouble ; mais un vétéran comme Mathieu Gough ne s'étonnait pas pour un peu de bruit. La portée des couleuvrines était courte, partant on les établissait à petite distance ; leur tir était lent, les enlever était donc chose facile pour des troupes déterminées.

Sur un ordre donné, quatre cents, d'autres disent six cents des hommes de Matago s'élancèrent, culbutèrent les huit cents archers

---

(I) Luce, *Chr. du Mont St-Michel*, II, 223. Plusieurs historiens disent que le système dispensait de la traction par chevaux. Le texte est muet sur ce point. On avait fait pour le Roi un modèle réduit de ce nouvel affût.

(II) Mathieu d'Escouchy, I, 283, ne parle que de 50 à 60 lances avec 200 archers, « afin de les entretenir (les Anglais) jusqu'à la venue du Connétable. Gruel *(Chr. de Richemont)*, porte le nombre des archers à 1300 cents ; Jean Chartier, II, 195, parle de 1500 ; V. *Chronique de Normandie*, p. 147.

(III) C'est ce que dit Blondel, II, 187, 188 ; en réalité, il était toujours bon de tirer sur les Anglais.

français qui eurent juste le temps de se replier sur la cavalerie de Clermont (I), abandonnant les deux pièces que les Anglais emmenèrent dans leurs lignes (II). Si l'ennemi avait à ce moment pris l'offensive, l'armée française eût été gravement compromise (III).

Ce sentiment de vive inquiétude, constaté par les chroniqueurs, n'est pas un artifice de rhétorique pour relever d'autant la valeur du succès final. Quelques jours après la bataille, l'amiral de Coëtivy l'exprima très nettement dans une lettre. En effet, petit à petit, Clermont avait engagé plus de la moitié de son armée. Ces escarmouches, de plus en plus vives, duraient depuis le matin. Il pouvait être entre midi et une heure. Emissaires sur émissaires couvraient toutes les routes, à la recherche de Richemont, pour le renseigner sur les changements inattendus qu'introduisait dans le plan primitif la rencontre à Formigny de l'ennemi qu'on devait attaquer seulement à Vieux-Pont. Si Richemont se conformait aux instructions premières, il pouvait incliner à l'est et chercher les Anglais trop loin. En fait, il n'arrivait pas, et Clermont se sentait à bout. Au premier signe de retraite, Kyriel et Gough s'élanceraient à sa poursuite et transformeraient sa retraite en déroute. Il y eut certainement alors une heure de douloureuse anxiété.

Tout à coup, de grands cris de joie partent des rangs anglais. Un corps de cavalerie apparaît sur la hauteur, conduit ou envoyé, on n'en doute pas, par Somerset. Mais cette cavalerie se rapproche. On

---

(I) Selon Blondel, II, 108, les archers durent se replier de la longueur d'un trait d'arc (200 pas environ), *unius tractus sagittæ*.

(II) Toute cette partie du récit est conforme aux textes de Blondel, II, 186 et suivantes, et de Mathieu d'Escouchy, I, 283, des *Chroniques de Normandie*, p. 147 et de la *Chr. de Richemont*, p. 206.

(III) *Omnium bellorum hostium in ipsum ruenten cum ire flamma impetum sufferre non valiturus (Comes Clarimontis). ....Et, si Anglici, incepto conflictu perstantes, Gallos retrogressos insequi ausi fuissent, sors eorum, prelii casu pernicioso, adversabatur.* Blondel, II, 188, 189.

distingue les fleurs de lys sur ses étendards. Ce sont les Français de Richemont ou plutôt ses éclaireurs, commandés par le bâtard de La Trémouille. L'avant-garde arrive avec le maréchal de Lohéac, suivie elle-même par la cavalerie de Richemont. (I)

Le Connétable, alors âgé de cinquante-sept ans environ, avait encouru dans le cours de sa vie déjà longue bien des justes reproches.

Il s'était déjà racheté par sa belle conduite dans la campagne de 1449. Cette journée du 15 avril allait tout recouvrir d'une auréole de gloire.

Il s'était levé de bon matin, éveillant tout son monde, et, après avoir entendu la messe dès l'aube, il était parti de St-Lô. A une lieue de la ville, il attendit sa troupe qu'il disposa de manière à la faire aisément passer de l'ordre de marche à celui de combat.

Mais on compte bien, de St-Lô à Formigny, trente à trente-deux kilomètres, sans route directe (II). Les chevaux trottaient depuis trois jours, de Granville à Coutances, de Coutances à St Lô. Heureusement, l'armée n'était pas grosse : deux cents à deux cent quarante lances, huit cents archers montés, soit quinze cents hommes environ (III). Cela permettait de suivre un seul chemin. En tenant compte de tout, pour arriver en temps sur le champ de bataille, le Connétable n'avait pas dû perdre une heure. Enfin il s'arrêta, près d'un moulin à vent resté longtemps célèbre, mais dont on ignore aujourd'hui l'emplacement exact. On sait seulement qu'il se trouvait sur la paroisse d'Aignerville. (IV)

(I) *La Chronique de Richemont*, p. 206, édition de notre regretté confrère A. Le Vavasseur, qui connaissait à fond cette période de notre histoire.

(II) On n'a aucune indication sur la route suivie par Richemont. Ce qu'on peut affirmer c'est qu'il n'avait pas couché la veille à Trévières (Berry, p. 450), autrement il serait arrivé plus tôt au secours de Clermont et les Anglais l'auraient su. Godefroy n'a d'ailleurs pas hésité à remplacer l'indication de Trévières par celle de St-Lô. *Hist. de Charles VII*, 450.

(III) G. Chartier, *Chr. de Charles VII*, II, 195.

(IV) Voir le tableau conservé dans l'église de Formigny. — M. Lambert a cité un acte selon lequel le moulin aurait été situé sur cette paroisse, mais il doit y avoir confusion. Le territoire de Formigny ne dépassait pas le côté nord de la grande route.

On était loin du thème que s'étaient posé les deux généraux français. Au lieu d'être surpris en colonne de marche sur une longue chaussée, l'ennemi se présentait en lignes compactes. Mathieu Gough venait d'enlever les couleuvrines. Brézé n'était pas encore accouru à la rescousse.

Est-ce la vue de l'armée de secours qui excita l'ardeur de ce brave guerrier, qui ne se démontait pas pour un accident de combat (I)? Se laissa-t-il emporter par son courage ? Toujours est-il qu'à la tête d'un corps de cavalerie il se porte au secours des archers ; par exhortations et par menaces il les rallie ; puis, de cavalier se faisant fantasin et s'engageant dans le Val, il attaque à son tour le corps des archers anglais ; il l'entame à coups d'épée, à coups de hache, si bien qu'il reprend les deux couleuvrines. Mais, de l'avis même du chroniqueur français, c'était un suprême effort qui ne pouvait pas être renouvelé.

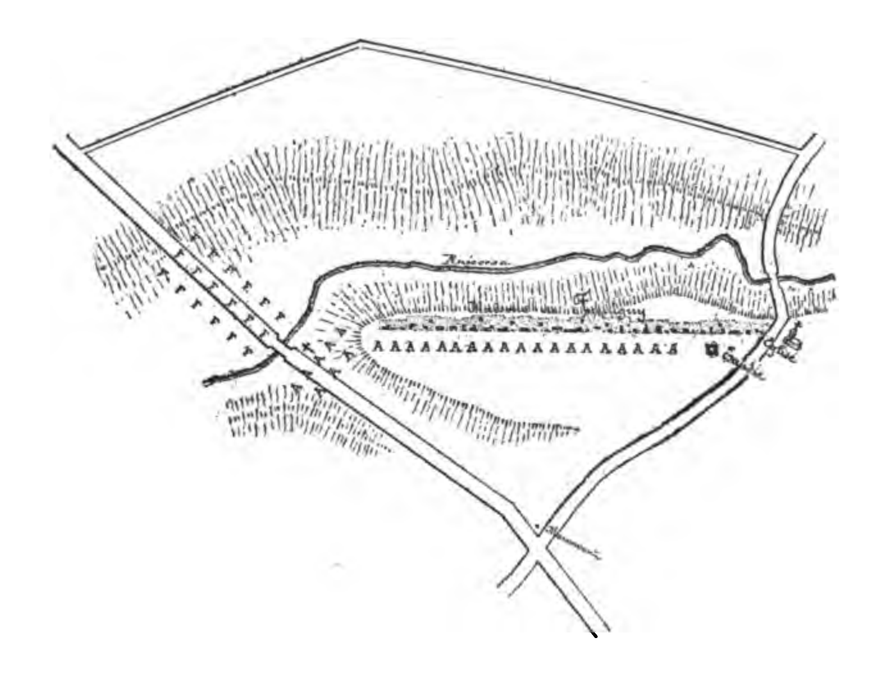
C'est donc très judicieusement que le Connétable, sans songer à profiter de sa position sur les derrières de l'ennemi, n'eut qu'une idée, opérer au plus vite sa jonction avec l'armée déjà flottante de son jeune collègue Clermont.

Un des officiers de Richemont, présent à l'action, nous a laissé le récit très clair de sa manœuvre à la fois audacieuse et habile. Se rendant compte de la facilité que présentait le passage du ruisseau en aval du pont de Formigny, il divisa sa troupe en deux corps : à droite, il fit avancer ses archers, qui, entraînés par Gilles de Saint-Simon, Jean et Philippe de Malestroit, descendirent hardiment jusqu'à portée d'arc de la gauche anglaise, à laquelle ils tuèrent cent vingt hommes. Puis Richemont et sa cavalerie prirent le même chemin, un peu plus sur la gauche, jusqu'à un gué, sans être plus inquiétés que les archers. Au contraire, quand il passa sur la rive droite du ruisseau, Gough et Kyriel abandonnèrent leur position, et, changeant de front, gagnèrent la rive gauche.

(I) Blondel, II, p. 188. « *Firmus adversus inconsulta pericula* ».

Bataille du Pont

Position des Armées après la jonction de Richemont avec Clermont



Attaque du Pont défendu par l'aile d'en bas des Anglais

Ceux-ci se fortifient sur une ligne adossée aux maisons de Formigny

IV

DEUXIÈME PHASE DE LA BATAILLE

BATAILLE DU PONT

Les Anglais, on l'a vu par leur conduite, n'avaient jamais eu l'intention de prendre l'offensive. Ils espéraient que l'armée de Clermont, comme celle de Philippe de Valois à Crécy, viendrait se jeter sur leurs piques, après avoir été décimée par leurs archers, et jusqu'à midi, une heure, ils n'avaient reçu que des coups de canon. Quand la petite troupe de Richemont apparut sur l'horizon, elle se présentait par le travers des chefs anglais. Lui voyant un grand front, ils en conclurent à sa grande profondeur (I). Peut-être aussi craignirent-ils de se trouver pris entre deux corps de cavalerie. Leurs appréhensions, en tous cas, furent très vives, puisqu'ils se décidèrent à opérer cette manœuvre, toujours délicate et généralement condamnée, d'un changement de front devant l'ennemi.

Abandonnant leur position sur la hauteur de la rive droite du ruisseau de Saint-Louis, ils entreprirent de se reformer sur la rive gauche, en s'adossant à un groupe de maisons, du village de Formigny (II).

(I) Blondel, II, 191. *Adversariorum estimatione plus quam viginti virorum millia ductare videtur (connestabularius).*

(II) Mathieu d'Escouchy, I, 283. « ... ledit Mathieu God percheut venir, du costé Saint-Lô, ledit connestable de France, qui descendoit d'une montaingne auprès du mollin à vent, attoute sa puissance, qu'il tenoit en belle ordonnance, et qui tiroit pour venir sur lui et sa compaingnie. Sur quoy, doubtant que plus grant nombre n'en y ot, habandonna le fort qu'ilz avoient fait de fossez et de pieux, et se retira atout ses gens au plus près dudit Fourmigni, affin de mieulx estre fermé au dos, en les remettant en belle ordonnance sur l'esle du costé du pont par où les Franchois devoient passer... » *Chron. de Math. d'Escouchy,* I, 283, 284.

Un savant Bayeusain, dont le nom est encore justement honoré, M. Lambert, a dit, il y a déjà longtemps, qu'il ne restait pas à Formigny une seule maison du XV[e] siècle. C'est bien probable. Mais l'église n'a pas changé de place. C'est dans ses environs et en suivant quelque chemin de traverse descendant du village vers le pont qu'il faut chercher la nouvelle position des Anglais. Les chroniqueurs, pour la désigner, emploient les expressions significatives d'aile d'en bas et d'aile d'amont. C'est dire que les lignes partaient d'en bas du pont de pierre sur la grand'route et se poursuivaient en montant du côté de l'église, où se trouvait l'aile d'amont. (I)

Pendant cette manœuvre, Clermont, descendu des hauteurs de Longueville, était venu au-devant du Connétable. Tous les deux avaient vu la demi retraite des Anglais. Elle sentait la peur, ce qui redoublait le courage des Français.

Une attaque vigoureuse contre le pont fut aussitôt prononcée. Engagement très chaud. L'aile d'en bas était vraisemblablement composée de vétérans (II). Selon Clermont, c'est sur ce point que fut livrée la bataille (III).

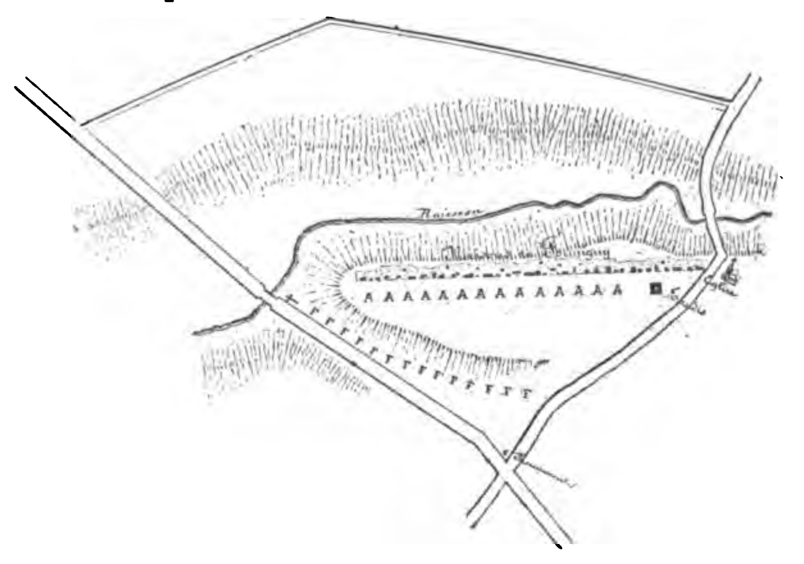
Le pont enlevé, la cavalerie de Mathieu Gough et de Ver se replia ; les deux corps d'armée française prirent position sur la rive droite.

(I) Pour faciliter l'intelligence de ces explications, je donne un extrait du plan du canton de Trévières par Simon.

(II) Je suppose par ce qui arriva à son chef, Norbery, qui fut fait prisonnier, que le détachement de Vire occupait une autre position.

(III) Parlant de la fondation qu'il fit en avril 1486, Clermont dit : « en la chapelle que faisons présentement construire et édifier au champ où fut la dicte journée, auprès du villaige de Formigny. » Il ne savait pas encore exactement si cet emplacement se trouvait sur la paroisse de Formigny ou sur celle d'Aignerville. Lambert, *Réponse à la Dissertation de M. Delaunay*, *Mém. des Antiq. de Norm.*, 1824, p. 695.

Préparation de la Bataille du Taudis



Position des deux armées après la prise du Pont par les Français

---

Bataille du Taudis

(1) Attaque de Brezé sur le Taudis.

(2) Attaque des Bretons sur l'aile basse avec mouvement tournant des deux côtés.

(3) Attaque du centre sur laquelle on n'a que des indications générales.

Vers 4 h. les Anglais sont cernés et leur ligne est rompue.

V

TROISIÈME PHASE DE LA BATAILLE

BATAILLE DU TAUDIS (I)

Pendant que Kyriel s'efforçait de se rétablir sur une ligne nouvelle qu'il croyait plus forte que la première, Richemont, emmenant l'amiral de Coëtivy entre les deux armées, lui dit : que vous en semble, Monseigneur l'Amiral ; comment devons nous les prendre, ou par les deux bouts ou par le milieu ? Coëtivy, toujours circonspect, répondit que les Anglais, il le craignait du moins, resteraient dans leurs lignes fortifiées. Mais Richemont, de plus en plus résolu, fit le serment de les en déloger.

Sur ces entrefaites, Pierre de Brézé vient demander au Connétable la permission d'attaquer un taudis occupé par *l'aile d'amont* de l'ennemi.

En langage militaire de ce temps là, ou appelait taudis un ouvrage de fortification passagère, soit d'approche, soit de défense (II), et le plus souvent en bois. Dans l'espèce, c'était une sorte de flanquement

---

(I) Je me sers de cette expression parcequ'on la trouve dans la légende de la tapisserie de Formigny conservée autrefois à Fontainebleau. M. L. Delisle a publié les notes prises par Peiresc sur ce monument historisque qui a malheureusement disparu : « Dans la salle des Gardes et antichambre du Roy à Fontainebleau au fond de la cour à Ovalle, on a accoustumée de tendre une vieille tapisserie de neuf ou dix pièces, où est représentée la bataille du Taudis et du Pont, au bas du village, gaignée par le Connétable de Richemont. » V. Bulletin de la *Soc. des Ant. de Norm.*, T. XV, 411, 415 (P. Lacombe, Bibliog. des Ouvrages de M. L. Delisle, n°° 1112 et 1113).

(II) V. Ducange, *Glossaire*, V° *Tuldum ;* Littré, Dict., V° *Taudis.*

des lignes anglaises, au point extrême de leur gauche, du côté de Bayeux (I).

Richemont, après avoir réfléchi, accepta la proposition, et Brézé s'élança en tête des troupes qu'il commandait depuis le matin.

C'est à cette partie de l'action qu'il faut rapporter ce que le chroniqueur Blondel dit de l'amiral de Coëtivy. Ce brave soldat renonçant à ses objections, prit l'ennemi en flanc et se glissa entre ses deux lignes (II).

Les Anglais, selon l'expression d'un contemporain, n'arrêtèrent pas, ne tinrent pas. Tous les défenseurs du taudis furent tués (III).

Attaqués en front, par toute la chevalerie française, pris à revers par les Bretons, les Anglais se virent enlever leur dernière chance de succès et même de retraite (IV). Ils avaient de plus contre eux le vent et la poussière (V). Mathieu Gough, Ver, voyant la journée perdue et ne songeant plus qu'à leurs propres intérêts, détalèrent au plus vite vers Bayeux et Caen.

En effet, cette rangée de maisons, de cours, de vergers où Kyriel avait cherché une protection, se transformait en obstacle à la fuite de ses troupes.

(I) M. Cosneau, *le Connétable de Richemont*, a publié un récit et un plan de la bataille très différent de ceux que nous présentons : Il étend les retranchements assez loin jusqu'à Surrain sur quatre kilomètres ! C'est un gros travail à faire en quelques heures par 4000 h. et plus difficile encore à défendre.

(II) A prendre à la lettre le récit de Blondel, Coëtivy aurait opéré cette attaque avant l'arrivée de Richemont, c'est-à-dire, quand les Anglais tenaient encore sur la rive droite du ruisseau. Or cela aurait constitué un triomphe et le même Blondel avoue que, même après la reprise des couleuvrines par Brezé, la situation des Français était très critique, sinon perdue. Blondel, II, 489.

(III) « Et n'arrestèrent point les Anglais ». *Chr. de Richemont*, p. 208. Chr. de J. Chartier, II, 196.

(IV) *Et continuo equidem turba connestabularii, cum Anglorum exercitu juncta, ambo strenui comites Brittones a tergo, et ceteri eximii bellatores a fronte, manu valida et prestanti animo hostium acies rumpunt.* Blondel, II, 190.

(V) Blondel, II, 189, qui cite ces circonstances en racontant l'attaque de Coëtivy, sur le flanc des Anglais.

Leurs rangs une fois rompus, ces pauvres gens se précipitèrent dans les enclos. C'était se livrer par petits groupes à une destruction certaine, d'autant plus qu'à cette heure de la déroute un nouvel ennemi se dressait devant eux. Les paysans de Formigny et sans doute ceux des paroisses voisines s'étaient, petit à petit, rapprochés de la bataille pour profiter du butin, dit Blondel (I), peut-être aussi pour exercer leurs vengeances.

Armés de haches et de tout ce qui leur tomba sous la main, ils rentrèrent dans les maisons. Seuls au courant des issues de ce dédale de cours et de courtils, ils y prenaient les Anglais comme dans des pièges. Cinq cents archers se réfugièrent dans un verger ; ils y furent aussitôt cernés. En vain, tombant à genoux, tendaient-ils leurs arcs pour se rendre, tous furent égorgés (II). Cruelles représailles, contraires aux lois de la guerre ; mais ces lois, les soldats anglais les avaient-ils toujours respectées ? Partout ailleurs, quand ils se trouvèrent en présence des troupes régulières françaises, ils obtinrent la vie sauve.

C'est ainsi que Kyriel et douze ou quinze cents de ses hommes furent faits prisonniers. En ajoutant à ce nombre celui des morts, on retrouverait l'effectif entier de ce corps de débarquement, qui avait causé en France de si vives alarmes, et qui venait de fondre au pâle soleil d'une journée d'avril.

Cette seconde partie de la bataille avait duré trois heures. La nuit tombait, les prêtres des paroisses environnantes accomplissaient leur sainte mission auprès des blessés, des mourants et des morts, dont ils dressèrent la liste. Un exemplaire de ce travail funèbre a été retrouvé par M. L. Delisle. Il prouve la véracité et l'exactitude de nos chroniqueurs.

Richemont et Clermont donnèrent l'argent nécessaire pour faire enterrer les braves tombés sur le champ de bataille. On dit qu'il ne s'y

---

(I) *Qui visendi pugne spectaculum seu spolia consequendi gratia venerant.* Blondel, II. 190.

(II) Blondel, l. c.

trouva que cinq ou six Français, chiffre invraisemblable. Clermont s'était tenu longtemps sur la défensive ; mais l'affaire des couleuvrines et la prise du Pont furent deux actions très chaudes. Il est également inadmissible que les Anglais aient laissé prendre leur taudis sans qu'il en coûtât rien aux assaillants. Un chroniqueur porte les pertes françaises à cinq ou six cents hommes. Quelques critiques y voient une interpolation du mot cent. Cette version est cependant la plus vraisemblable.

Ainsi finit cette mémorable journée. Au point de vue militaire elle resta célèbre entre les tacticiens du temps. Le Jouvencel, Jean de Bueil, dit formellement : En pensant prendre une meilleure position défensive, les Anglais se déraiyèrent, en d'autres termes, ils perdirent leurs lignes (I), ces belles lignes que Blondel comparait à un rempart bien flanqué.

Les conséquences politiques et militaires de la victoire furent aussi considérables qu'instantanées.

Les Français achevèrent de reprendre conscience de leur force et surtout de leur courage. Cette triste dépression morale, qui suit les grandes défaites et l'asservissement, disparut. Les enfants apprirent à leurs pères ce qu'était l'antique valeur de leur race. Quelques mois après, la Normandie était entièrement affranchie du joug étranger. Seule, Calais, la noble ville, restait au pouvoir des Anglais.

A l'heure où (1er juin 1903) l'on célèbre le glorieux souvenir du 15 avril 1450, d'autres Calaisiens restent séparés de la mère patrie. Ne l'oublions pas et surtout ne nous contentons pas d'y penser.

(I) Le Jouvencel, II, 64, 65, éd. de notre confrère et ami Léon Lecestre. L'auteur de l'introduction, M. C. Favre dit, p. CXIV, qu'il ignore si le Jouvencel était présent à Formigny ; mais, comme on le voit authentiquement devant Bayeux, du 1er au 16 mai 1440, on peut le considérer comme ayant toutes les qualités d'un témoin oculaire.

APPENDICE

PREUVES DU MOUVEMENT DE RETRAITE DES ANGLAIS SUR LA RIVE GAUCHE DU RUISSEAU DE SAINT-LOUIS

Nous avons cité le texte de Mathieu d'Escouchy où il est dit que Mathieu Gough, doutant que « plus grand nombre n'y en ot (de Français), habandonna le fort qu'ilz (les Anglais) avoient fait... et se retira, à tout ses gens, au plus près du dit Fourmigni affin de mieulx estre fermé au dos, en les remettant en belle ordonnance, sur l'esle du costé du Pont, par où les Franchois devoient passer. »

La suite de ce récit ne laisse aucun doute sur le passage de la rivière par les Anglais.

« Laquelle démarche ledit Connestable percheut chèrement, et tant plus fist dilligence de soy advencer et de joindre aveuc la bataille dudit comte de Clermont. Et eulx mis ensamble, envoyèrent grand nombre d'archiers audit pont de Fourmigni pour gaingnier le passage; ce qu'ilz firent en peu d'espace ; et incontinent ledit passage gaingnié, passèrent gens d'armes à toutte dilligence et se mirent, comme autresfois avoient fait, en belle ordonnance et bataille au devant desdits Anglois : car les puissances desdis comte de Clermont et Connestable s'estoient mis ensemble (I). »

Le Connétable passe donc une première fois le ruisseau, de la rive gauche sur la rive droite, pour opérer sa jonction avec Clermont. Après la prise du Pont par les archers français, Richemont, Clermont et leurs gens d'armes passent de la rive droite sur la rive gauche et se placent en ordonnance de bataille devant les Anglais. Il est évident que ces derniers qui, depuis le matin jusqu'à midi, s'étaient battus sur la rive droite, devaient à la venue de Richemont, repasser sur

(I) *Chronique de Mathieu d'Escouchy*, II, 234.

la rive gauche, « au plus près de Fourmigni, afin de mieulx estre fermés au dos ».

Le récit de Mathieu d'Escouchy se tient parfaitement bien. On ne sera donc pas étonné de le voir complètement d'accord avec la Chronique d'Arthur de Richemont, dont le rédacteur était présent à la bataille.

« Et comme Monseigneur arriva à ung molin à vent qui y est, tout estoit meslé, et le plus tost qu'il peut fist partir partie de son avant-garde, et ceulx qui gouvernoient ses archiers. Et les archiers allèrent passer au bout de la bataille des Angloys et de ceulx qui avoient fait la saillie sur noz genz ; noz ditz archiers en tuèrent bien VI ^{xx} (I). »

Le « bout de la bataille » ne peut-être que l'aile gauche des Anglais, puisque les archers français venaient de Trévières.

Il faut rapprocher de la chronique de Richemont un passage de celle de Jean Chartier. Les gens de Clermont viennent d'être reboutés bien âprement par les Anglais, qui ensuite ont gagné quelques couleuvrines sur les Français. « Adonc le Connestable fit marcher Gilles de Saint-Simon, Messire Jean et Philippe de Malestreit frères, Messire Anceau Gaudin, et le bastard de la Trimouille, vaillant chevalier en armes, avec ses archiers, droit à ung pont qui là est. Incontinent que les dits Anglois qui là estoient apperceurent la venue d'iceluy Connestable, Mathago et maistre Robert Ver, avec bien mille Anglois en leur compaignie, s'enfouyrent à Caen et à Bayeux. Ce que voyant le susdit Kyriel, il se retira avec le corps de sa bataille pour gaigner un ruissel, et le village qui là estoit (II).

Malgré une certaine confusion dans la suite, le récit de Chartier présente ici, concordance évidente avec celui de la Chronique de Richemont. En effet, après avoir raconté le passage des archers du Connétable, celle-ci ajoute : « puis après, mondit seigneur vint passer

(I) *Chronique d'Arthur de Richemont*, p. 206.

(II) J. Chartier, II, 196.

après ses archiers au plus près de la bataille des Angloys, puis s'approchèrent la bataille (l'armée de Carentan) et archiers de noz gens. Et vindrent à Monseigneur le Connestable Monseigneur de Clermont, Monseigneur de Kastres... et joingnèrent noz batailles ensemble (I). »

La suite du récit de la bataille se trouve dans les Chroniques de Normandie : « Et lors marchèrent les batailles du Seigneur de Clermont et de sa compaignie, en laquelle avoit de V à VI cents lances et les archiers. Et chargèrent sur les Englois, et pareillement ceux du Connestabie de France. (lesquels passèrent ladite rivière sur le grant chemin de Fourmigny, prez d'ung village, à ung gué et ung petit pont de pierre). Et là se combatirent aux Englois d'un costé et d'autre moult vaillamment, tant que en la fin les desconfirent *autour* d'icelle rivière (II).

Rappelons ici les termes de l'acte de fondation de la chapelle St Louis par Clermont, en avril 1486. Il dit qu' « il la fait construire et édifier au champ et lieu où fut la dite journée auprès du villaige de Fourmigny » (III). Or, la chapelle est sur la rive gauche. Rappelons enfin que les légendes de la tapisserie de Fontainebleau mentionnent la bataille du Pont, qui faisait le sujet d'une de ses dix pièces.

Le combat, en cet endroit, paraît avoir été particulièrement livré par Clermont qui y gagna ses éperons. La Chronique de Richemont n'en dit mot, mais elle va nous parler de la dernière phase de la bataille où le Connétable a joué un rôle.

Puis (après la jonction), Monseigneur le Connestable dit à Monseigneur l'Admiral : « Allons, vous et moy, veoir leur contenance; »

(I) *Chronique d'Arthur de Richemont*, p. 206, 207.

(II) *Cronicques de Normendie*, p. 146, 147. — Nous avons mis entre crochets un membre de phrase visiblement interpolé, et qui a trait au premier passage de Richemont et de ses archers allant de la rive gauche à la rive droite.

(III) Mém. des Antiq. de Norm., 1824, p. 694.

et mena mon dit seigneur l'Admiral entre les deux batailles et lui demanda : « Que vous semble, Monseigneur l'Admiral ? Comment nous les devons prendre, ou par les bouts ou par le millieu ? Et lors l'Admiral respondit à mondit seigneur qu'il faisoit grand doubte qu'ilz demourroient en leur fortification. Et Monseigneur lui dist : Je veu à Dieu, ilz n'y demourront pas o la grâce de Dieu. »

Voilà donc Richemont et Coëtivy (de l'armée de Clermont) entre les deux armées ayant devant eux les Anglais « en leur fortification ».

On ne pouvait méconnaître qu'il s'agit de la première ligne sur la rive droite, qui fut abandonnée lors de l'arrivée de Richemont. La fortification que voyaient les deux chefs français était celle que Kyriel avait établie sur la rive gauche, en avant des maisons de Formigny.

« Et à celle heure, Monseigneur le grant Sennechal lui vint demander (à Richemont) congié de faire descendre son enseigne à ung taudeis que les Angloys avoient fait ; et Monseigneur pensa ung pou, puis luy dist qu'il estoit content ; et bientost après ses gens furent au taudeis. Et incontinent, sans plus dire, tout le monde s'assembla pour donner dedans, et ainsi fut fait ; et n'arresterent point les Angloys, et touz furent desconfits, mors et prins, et en fuyte, bien six mille (1). »

Ce récit, d'un caractère si personnel, est à rapprocher de celui de Jean Chartier : « Puis incontinent, le grand Seneschal de Normandie vint demander congié audit Connestable de faire descendre son enseigne vers l'aile d'amont ou d'en haut ; ce que le Connestable luy accorda. Lors cet octroy et congié estant donné audit Seneschal, luy et sa compagnie chargèrent furieusement contre les Angloys et tellement s'y comportèrent que les Anglais estants en cette aisle furent tous tuez et desconfits (II). »

Nous renvoyons aux dictionnaires de La Curne de Ste-Palaye, de Godefroi, de Littré, ceux qui veulent savoir ce que c'était qu'un *taudis*. Le texte de Gruel, « que les Angloys avoient fait, » suffit pour établir qu'il s'agit d'une fortification passagère, en bois, d'un flanquement. C'était la Tour Malakoff de cette fortification.

Ce point défensif laissa dans l'esprit des contemporains la même

---

(1) *Chr. d'Arthur de Richemont*, p. 207 et 208.

(II) J. Chartier, P. 196.

réputation que le célèbre réduit de Sébastopol. La tapisserie de Fontainebleau retraçait l'assaut donné par Pierre de Brézé sous le nom de bataille du Taudis.

Mathieu d'Escouchy ne nomme pas le taudis, mais il signale la vaillance de Pierre de Brézé : « Et en la fin furent lesdits Angloys deffais par force d'armes en deux ou trois parties (I). » Puis, il donne un détail significatif, suffisant à lui seul pour faire admettre qu'on se battit dans Formigny. Parlant des morts, il dit : lesquelz « mors estoient en diverses places, tant dedens ledit villaige de Fourmigni comme au dehors ».

Pour finir, je transcrirai ici le passage bien connu du Jouvencel, J. de Bueil. « En ung aultre lieu nommé Fremigny, les Angloys se mirent en bataille devant les Françoys, et quant ilz virent les Françoys en plus grant nombre qu'ilz ne cuidoient, ilz se advisèrent d'aler prendre place avantaigeuse et, en y allant, se derroyèrent et par ce furent desconfiz. Et, pour conclusion, jamais une puissance ne doit marcher devant une aultre ; et vauldroit mieulx combatre au lieu où l'on rencontre ses ennemiz, depuis qu'ilz viengnent si prez (II) ».

Pour qui prend simplement le sens de ce texte, il est évident que les Anglais, à l'arrivée de Richemont, virent les Français en plus grand nombre qu'ils ne pensaient ;

Qu'alors ils s'avisèrent d'aller occuper une place plus avantageuse que celle qu'ils tenaient sur la rive droite du ruisseau ;

Que cette place sur la rive gauche ne peut être que celle dont parle Mathieu d'Escouchy et où les maisons de Formigny les couvraient contre une attaque à revers.

Le Jouvencel ne parle pas de la défense et de la prise du Pont, mais ce n'était pas là ce qui le préoccupait. Il voulait seulement confirmer par un exemple ce précepte de tactique militaire qu'il ne faut jamais opérer un changement de front devant l'ennemi.

(I) Chr. de Mathieu d'Escouchy, p. 285.

(II) *Le Jouvencel*, p. 65.

CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE FORMIGNY

Nous avons dit ce qu'auraient pu être, selon nous, les conséquences de la défaite de Clermont : un retard d'un an ou de deux pour la délivrance de la basse Normandie. Le roi de France était encore en état de faire l'effort nécessaire pour expulser Kyriel, Somerset et Matago.

Perdue par les Anglais, la bataille était le prélude à courte échéance de leur expulsion totale. Les capitaines de Bayeux, de Vire (ce dernier était prisonnier) se hâtèrent de se rendre aux meilleures conditions possibles. Le premier juillet suivant, Somerset capitula dans Caen ; Falaise et Domfront suivirent. Enfin les Français entrèrent dans Cherbourg le 13 août 1450. L'Angleterre avait abandonné ces débris de son armée d'occupation ; Kyriel s'était racheté et s'était hâté de retourner en Angleterre pour y jouer un rôle politique. C'est ainsi qu'il fit ou laissa égorger par la populace l'évêque de Salisbury (I). Au même moment tous les généraux français se groupaient autour du roi et l'indépendance nationale était assurée.

Nous avons raconté les commencements de la campagne de 1450 et la bataille de Formigny comme ces événements nous sont apparus après une étude attentive des chroniques et autres documents, sans vouloir y mêler aucune discussion sur les opinions contraires des historiens ou des savants qui nous ont précédé.

Aucun rapprochement entre les textes contemporains et l'examen topographique des lieux n'a été tenté jusqu'en 1824, quand un savant bayeusain des plus consciencieux, M. Lambert, publia une « dissertation historique sur la bataille de Formigny ». Il serait injuste de critiquer le travail d'un homme qui certainement connaissait très bien le pays, mais n'avait pas en main la moitié des documents dont

---

(I) Assez en briefz jours apprez, Thomas Kiriel, qui estoit retourné de la prison de la bataille de Fourmigny, sceut le partement dudit evesque et comment il s'estoit retraiz en son eveschié, le fist tuer. — *Chronique de Mathieu d'Escouchy*, I. 303, le 29 juin 1450.

1903

CHARLEVILLE — IMPRIMERIE NOUVELLE
41, rue Forest, 41